

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Après le film

Caroline Guindon

Numéro 145, printemps 2021

Je préférerais ne pas : la résistance passive

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94801ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Jacques Richer

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Guindon, C. (2021). Après le film. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (145), 11–18.

## Après le film

Caroline Guindon

Il nous reste à laisser la neige dans l'entrée  
afin de n'être pas évalués au poids de nos pelletées.  
Il nous reste à tenter l'inertie  
pour que la moisissure gagne du terrain,  
pour que la rouille prenne de la vitesse.  
Il nous reste à prendre ce qu'il reste  
et à l'enterrer vivant  
avant que l'homo œconomicus ne le triture.  
Il nous reste à refuser de remonter nos cadrans.  
Mais qu'est-ce que je dis !  
Même le refus est de trop.

SUZANNE JACOB, *Même le refus*

**A**PRÈS LE FILM, il pleut un peu. Dès la sortie, une brise vaporeuse vient t'enrober, et tu as momentanément l'impression de sentir sur toi le souffle froid d'une statue de musée, un buste gréco-romain tout à coup doué de la parole et psalmodiant quelque sortilège. *On sort toujours du cinéma comme on sort du sommeil et des rêves*, se désolait Hans-Martin. *La confusion s'éternise; le réel bafouille*. Hans-Martin vivait mal les transitions. Tu emmitouffles tant bien que mal ton cou et tes épaules dans un long foulard; tu tiens encore entre tes doigts le verre de vin vide, un riesling mauvais avalé d'une traite avant même qu'on n'éteigne les lumières dans la salle. Tu avais serré la coupe de verre dans ta paume froide pendant plus de deux heures sans même t'en rendre compte. Plutôt que de revenir sur tes pas ou de la laisser tomber dans la première poubelle que tu croises, une de ces corbeilles orangées qui balisent tout Berlin et sur lesquelles divers préceptes et calembours incitent les flâneurs à la propreté, au civisme, tu la fourres dans ton sac à main que tu refermes aussitôt tout en l'écrasant contre ton corps. Le verre émet un *crac* sourd

qui écorche la grisaille ambiante, petite plaie sonore vite guérie, oubliée.

Tu enfiles tes gants puis, d'une pression du pouce, tu déclenches l'ouverture de ton parapluie télescopique. À l'intérieur de toi, une chanson se chante d'elle-même. *Ich frage nichts / Ich darf nicht fragen...* Je ne demande rien / Je ne dois rien demander... La chanson se déroule, s'étale, défait un à un les boutons de sa chemise. Elle a la dignité d'un vieux tango, et tu lui cèdes évidemment toute la place. Son rythme se marie bien à l'alternance paresseuse de tes pas sur le trottoir, son rythme mais aussi ses mots : la vitre d'une fenêtre, la pluie et, surtout, le silence. Ta chanson rend hommage à l'élégance irréprochable des mots que l'on tait ; elle se nomme *Es regnet*, « Il pleut ». Sortant du cinéma devant toi tout à l'heure, deux vieux et leurs tignasses blanchies avaient claironné cela sur le même ton surpris : « *Es regnet.* » Les vieux se complaisaient tant dans les paroles superflues, ces phrases stériles à saveur de tweed moisi qui nommaient tout haut une banalité ou un truisme. À vrai dire, les jeunes aussi avaient délaissé l'art de se taire ; le silence exigeait considération et effort, parfois courage, et tout cela semblait aujourd'hui passé de mode. *Tu n'aurais jamais pu être autre chose que bibliothécaire*, te lançait encore souvent Hans-Martin. Plutôt que de lui donner raison, tu reconnaissais le confort d'être exilée, étrangère, *fictive*, ajoutais-tu à part toi. Conciliant, Hans-Martin se taisait, fouillait d'un pouce dans sa boîte à émoticônes et passait à autre chose. Depuis que vos conversations se déroulaient par voie électronique, elles étaient plutôt agréables. Tu t'étais d'ailleurs longtemps douté que le divorce vous irait bien, comme un vêtement qui épouserait parfaitement la forme d'un corps gracile, les fins gants de cuir d'un étrangleur de la télé.

Tu atteins ce tronçon de la Bleibtreustraße que la gare de train surélevée croise et chapeaute. La silhouette d'une femme apparaît dans l'ombre. Perchée sur de longues bottes, tête inclinée, elle serre contre elle son sac à main et se dandine sur le trottoir couvert dans une espèce de pantomime

à deux temps. Les mouvements de la belle bourgeoise sont typiques des quartiers cossus; ils traduisent à la fois son sentiment d'être obligée de poursuivre encore un moment la conversation avec l'homme sans abri à qui elle vient d'offrir quelques pièces et, œuvre d'humanité accomplie, son désir de s'enfuir. Assis en tailleur parmi ses possessions sur un matelas d'un blanc miraculeux, son ventre énorme lui remontant jusqu'au menton, l'imposant gaillard fixe les genoux mouvants de la femme plutôt que son visage — ou ses seins. Il scande avec ferveur quelques phrases répétées d'une voix si assurée, si résonnante, que ni l'absurdité de son képi chancelant ni l'odeur environnante d'huile rancie et d'urine ne parviennent à entamer sa fière contenance. Il a l'air d'un prédicateur, d'un roi. Il porte son sac de couchage sur ses épaules comme une mante d'hermine. Jusqu'à tout récemment, c'est un de ses jeunes acolytes qui occupait ce bout de rue plafonnée et qui, dans de longues récitations, réclamait en deux ou trois langues entremêlées la mort des syndicalistes, des végétariens, des Arabes, de tout cela qui l'écœurerait. *Tod den Gewerkschaftlern, Tod den Vegetariern, Tod den Arabern, fuck Merkel, fuck the Greens, nieder mit der Diktatur, nieder mit dem Recycling! Viva la revolución y viva la libertad!* Ce soir encore, il s'agit ici de politique, de quelques idées fixes et de récentes lectures: *vorgestern ja, vorgestern*, avant-hier oui, avant-hier, clamait l'homme au képi. *In der taz*<sup>1</sup>, *wirklich, in der taz?* Dans le *taz*, vraiment, dans le *taz?* répétait incongrûment la femme entre deux balancements. Leurs voix deviennent de plus en plus musicales à mesure que tu t'éloignes, charmant decrescendo dans le crachin hivernal... *taz-g'tern, taz-g'tern, taz-g'tern, taz...* Tu avais souvent une pensée pour le jeune polyglotte de la Savigny Platz, pour son enthousiasme et ses amalgames, lorsque tu mêlais chez toi dans le même sac à ordures bien étanche les câbles des ordinateurs désuets, les bouteilles en plastique, le courrier des voisins, le tien, la litière du chat, les

---

1. Le « taz », *Tageszeitung*, quotidien de gauche.

trognons de choux, quelques jouets rutilants et tes tampons souillés.

Tu vires à droite sur le Ku'Damm. Les vitrines étincelantes palpitent dans le noir en faisant déferler sur le grand boulevard endormi l'illusion de la vie. Devant chez Hermès, on a encore changé les six fichus de soie affichés en permanence dans les trois grands présentoirs plantés au milieu du trottoir. Tu passes de l'un à l'autre : côté ouest, un motif orientaliste, vaguement chinois ; côté est, thème et variations botaniques autour de quelques palmiers dans des regroupements de palmes et de folioles, de pétales et de fruits, par trois, par cinq, par neuf, espèce d'hommage à la préférence de la nature et de l'art pour la symétrie et pour les nombres impairs. Lehniner Platz, tu t'immobilises le temps de compter tout bas les lettres composant le nom d'*Hedda Gabler* qui se profile sur la devanture arrondie de la Schaubühne : onze, symétrie autour du G. La pièce y était présentée ce soir, et tu avais même d'abord envisagé d'aller te distraire au théâtre plutôt qu'au cinéma. Tu la connaissais cependant déjà trop bien, cette chère Hedda G., comme une cousine, une vieille amie de toujours — mais que tu ne fréquentais plus. Tu ne saurais d'ailleurs dire ni quand ni pourquoi vous vous étiez perdues de vue. Tu avais simplement un jour arrêté de répondre aux appels et aux lettres de cette femme fauve. Ce qu'elle était devenue, ce qu'elle aurait pu être, si elle avait survécu à ses quêtes d'absolu et à ses idées de grandeur, t'intéressait encore moins aujourd'hui que l'opulence grotesque de la soie encadrée. À vrai dire, tout ce qu'il te restait de ce personnage auquel tu aurais pu ressembler, c'était le souvenir de sa naïve affection pour deux pistolets.

Tu resserres d'une main le nœud de ton foulard qui s'est relâché. La pluie a cessé sans que tu t'en aperçoives. Tu secoues ton parapluie et le refermes. Lorsque tu lèves les yeux, tu vois s'éloigner un petit homme voûté ; il tourne le coin de votre rue sinon déserte. Tu as reconnu Herr Damaschke, ton voisin le plus mystérieux, personnage sans  
14 âge et d'une élégance surannée : gants beurre frais, chapeau

de feutre, canne à pommeau doré. Son chien avance derrière lui, libre de toute laisse, vieil animal rachitique qui ne s'anime qu'à l'heure de chier gaiement à même les quatre arbustes de la cour. Souvent, le matin, depuis la fenêtre de ta cuisine, tu observais ce duo toujours silencieux. Tu admirais leur désinvolture — certains diraient « arrogance » ; la vue de cet homme et de son chien semblait te vivifier, t'émoustiller. *J'aime cette façon que tu as d'enrouler le cordon de ta robe de chambre autour de ton poignet, de tes doigts ; on dirait les rubans des Juifs, les tefillin de la prière matinale.* Hans-Martin avait des lettres. Avant la faculté de droit, il avait même rédigé un mémoire sur le sens de la couleur chez Chagall. Il te scrutait gravement ce matin-là tout en préparant le café. Hans-Martin n'avait cependant jamais su lire tes pensées. Prière matinale à la fenêtre ? Plutôt vénération amoureuse : vénération de la force d'âme des stoïques, des j'em'en-foutistes, des à-quoi-bonistes, des chiens. Car tous les appartements de l'immeuble avaient des fenêtres donnant sur la cour et donc, bien sûr, une pétition circulerait bientôt. Plus d'une, en fait, qui n'auraient visiblement aucun effet. Aujourd'hui encore, le chien de Herr Damaschke continue de venir chier en bas à sa guise, surtout les jours de pluie. Comme par instinct, ton pas s'est fait plus rapide sur le trottoir ruisselant, mais ils ont déjà disparu tous les deux, l'homme qui se fout du monde et son chien malséant. Tu es seule devant le portail de l'immeuble qui t'attend.

À peine as-tu atteint le palier du troisième étage que déjà Hans-Martin ouvre grand la porte et t'accueille comme s'il était encore chez lui. Il se saisit de ton parapluie, de ton sac, et te fait une bise sur chaque joue. Il te regarde ranger ton manteau, ton foulard, enlever tes bottes. Tu remarques qu'il porte sur sa tête une couronne de feuilles de laurier en papier et qu'il a l'air fatigué. Il tient dans sa main un verre de vin rouge, dont il tire encore deux gorgées avant de te l'offrir. Tu vois en pensée les éclats de verre dans ce sac qu'il vient d'accrocher et, pour dissimuler l'infime sourire qui s'esquisse sur tes lèvres, tu finis d'une traite le contenu du

grand ballon. Hans-Martin se met alors à palabrer à mi-voix. Les mots déferlent; ils vont, ils viennent, ils t'encerclent. Hans-Martin a toujours tant à dire qu'il est difficile de saisir sur le vif ce qu'il raconte. Tu ne l'entends pas en direct mais plutôt à retardement: par le miracle de la mémoire, les phrases qu'il prononce maintenant t'atteindront d'ici un jour ou deux. Pour l'instant, tu as en tête un matin de jadis où, ému, il t'avait entretenue pendant de longues minutes de Velimir Khlebnikov, un futuriste russe. *Et il avait lu La tentation de saint Antoine de la manière suivante: il en brûlait une à une chaque page et s'en servait pour éclairer sa lecture de la suivante. N'est-ce pas magnifique?* Hans-Martin regrettait d'être athée. Il était éternellement à la recherche de métaphores, de luminosité — ou de rituels qui l'aideraient à expier les fautes de ses ancêtres. Pendant la leçon de poésie futuriste, tu avais continué d'observer de ton perchoir Herr Damaschke et son chien qui se soulageait dans la cour. Tu songeais à vos voisins qui, à cette heure, les épiaient aussi. Tu ne connaissais rien de saint Antoine, mais tu savais que ces bien-pensants auraient insisté pour qu'on recyclât le livre plutôt que de le brûler page à page ou, mieux encore, qu'on se servît d'elles pour bien boudiner la merde chaude des chiens trop libres.

Ta rêverie est interrompue par les chuchotements de plus en plus animés de Hans-Martin. *Elles étaient vraiment épuisées. Elles se sont endormies de bonne heure sans protester. Leur heure de natation les a complètement achevées.* Tu vas à la cuisine te verser un autre verre de vin. Hans-Martin te suit et, prenant ton silence pour une invitation à entrer dans les menus détails, il plonge dans le récit de leur soirée à trois. Les filles avaient voulu jouer à Cléopâtre et César. Paula, qui l'avait sommé d'être César et de se bricoler une couronne, avait immédiatement couru chercher une longue cape, dont elle s'était bellement drapée et, pour sa sœur, des crayons-feutres lavables de couleur verte, brune, car elle savait bien que Nele, qui portait d'ailleurs encore son maillot de bain, voudrait jouer le rôle du crocodile et se

dessiner des écailles sur toute la peau. Il rit tout en redressant d'un doigt la couronne qui lui tombe sur un œil. Tu avances dans le couloir; le plancher craque, le chat miaule. Tu finis ton vin puis, arrivée au salon, tu déposes le verre vide sur le piano. Après avoir poussé d'une main une pile de livres, quelques barrettes, des reçus bancaires et une paire de ciseaux, tu t'assois au milieu du banc de piano encombré. Hans-Martin a sans doute encore beaucoup à raconter, mais tes doigts ont envie de musique et ils connaissent par cœur les accords qui ouvrent cette chanson qui se chantait en toi plus tôt. *Ich frage nichts/Ich darf nicht fragen...* Tu joues; tu fredonnes. Tu es interrompue par un regard désapprobateur, quelques mots murmurés. *Tu n'as pas peur de...? À cette heure, il vaudrait mieux...* Hans-Martin avait perfectionné l'art de donner aux reproches cette forme fragmentaire qui paraissait les adoucir. Tu cesses de jouer, vas ouvrir grand les deux battants de la fenêtre et passes une main, un bras, une épaule dehors. La pluie a repris, elle tombe obliquement et tu la laisses à présent picoter ton front, tes joues. Tu pivotes, poses tes mains sur l'appui de la fenêtre, te donnes un petit élan et t'assois à même le cadre, entre les deux jambages. Tu étires le cou, le dos, fais doucement basculer ton poids vers l'arrière, vers la fraîcheur de la rue. Mais tu n'es pas de celles qui confient leur sort à la gravité ou à la fatalité — encore moins à un pistolet légué par ton père. Ton prénom n'est pas Hedda ! Cette idée semble t'amuser et tu souris ouvertement. Hans-Martin, inconscient de toutes tes pensées, te regarde et il sourit aussi. *Je t'ai fait une brassée qui est encore dans le séchoir. Si tu veux, je reste dix minutes et prends le temps de te plier tout ça avant de repartir?* L'indécence de sa syntaxe bizarre lui échappe. Il t'a fait du lavage ? Comme il t'a fait deux enfants ? Une autre faveur superflue avant de s'en aller ? Il ajoute qu'il a aussi réorganisé tout le placard des bacs à recyclage. *C'était la bouillabaisse totale là-dedans !* Il le dit en français. *Tu arrivais à t'y retrouver, toi ? Je veux dire, avec le recyclage, tu... ?* Il poursuit ses palabres, retire sa couronne de papier et la pose sur le piano. Il jette un coup



d'œil à son téléphone, t'enjoint de refermer la fenêtre et de le suivre vers l'entrée. Vitement, tu fais des lauriers de papier, des barrettes et des reçus bancaires une boulette serrée que tu laisses tomber vers le trottoir mouillé. Alors qu'il enfile son manteau, ses bottillons, Hans-Martin te demande si tout s'est bien passé à la réunion de parents; si tu as fait part au reste du groupe de ses suggestions quant à une répartition plus flexible des tâches mensuelles; si tu as pris des notes. Sans attendre, il te somme de lui en faire parvenir une copie dès demain. *Si possible*. Hans-Martin aimait ainsi mitiger ses commandements et ses désirs. Il croyait en cela faire preuve de délicatesse, de poésie. Après avoir ouvert la porte, il se retourne pour t'embrasser; tu tends à nouveau les joues.



— *Es regnet*, il pleut.

— Ça va. Ma voiture est tout près. Tu n'oublieras pas de m'envoyer tes notes, oui ?

Tu ne réponds toujours pas. Il a déjà franchi le palier mais il revient vers toi, te serre encore dans ses bras. Il recule d'un pas et dit que tu as l'air bien, que tu as l'air sereine :

— Tu as l'air bien, Nora, tu as l'air sereine.

Il descend vers la rue en sifflotant, et tu resteras là, immobile, dans l'encadrement de la porte ouverte.